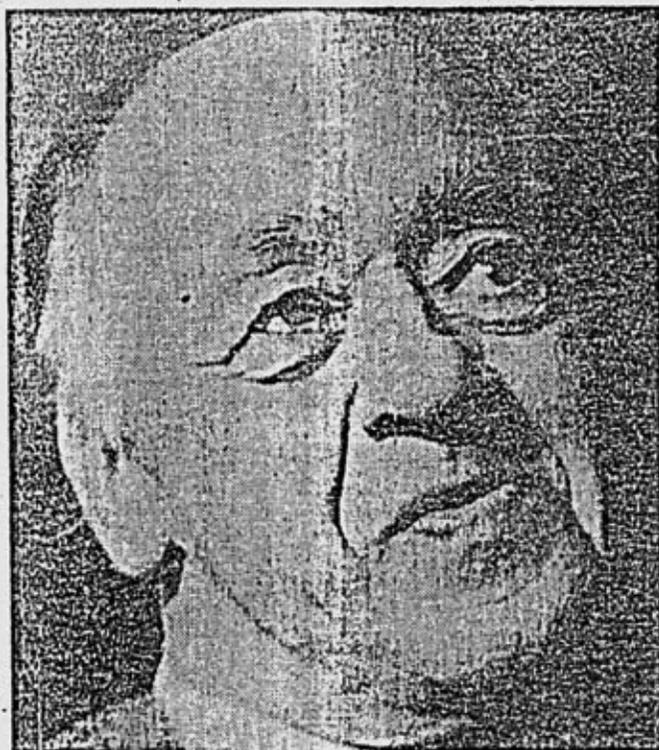


# « L'art comme le football... »

La fondation Armando Verdiglione a réuni cent cinquante personnalités importantes venues du monde entier sur le thème « La finance et la science ». A cette occasion Eugène Ionesco a fait une intervention inattendue et brillante.

PAR BERNARD BOMILAURO



Eugène Ionesco.

Alors qu'à Milan le pape Jean-Paul II assistait aux cérémonies pour le 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort de l'archevêque San Carlo de Borromée, la fondation Armando Verdiglione s'installait à Senago à la villa Boromée, là même où San Carlo avait résidé il y a plus de quatre siècles. Un palais restauré essentiellement à l'aide de fonds privés. A cette occasion, Verdiglione a organisé un énorme colloque sur le thème de la finance et de la science. Un débat international sur l'argent, la création, la communication mettant aux prises des philosophes, des techniciens, des hommes d'affaires. Il y avait là, d'après Armando Verdiglione, les éléments typiques de la « seconde renaissance » qui caractérise l'époque que nous vivons : celle de la fin des idéologies militantes, des contacts transnationaux, des échanges matériels et de la rénovation intellectuelle.

Les idéologues, répète Verdiglione, ont parlé le langage clos des certitudes fausses. Suffit-il de rassembler des dizaines, des centaines d'intervenants, d'écouter autant d'exposés — comme ce fut le cas à Senago — pour sortir du cercle vicieux des conceptions et des interprétations qui se bornent à proférer des actes d'accusation absurdes contre les capitalistes, les militaristes, les banquiers et tous les démons de la société ? Des fables sociologiques, on en a entendu de multiples, dans les admirables salons de la villa. Telle oratrice, par exemple, a exulté dans le plus pur style marxo-féministe que les sociétés occidentales demeureront colonisées tant que les femmes ne seront pas libres et que les hommes resteront aliénés aussi longtemps que les banques ne seront pas supprimées.

Suffit-il encore que les ex-

pers informaticiens expriment des idées générales et simplistes sur les sociétés informatisées pour qu'enfin les discussions traitant de l'avenir social prennent une forme intelligente ? Si les idéologues réduisent la vision du réel par exigence doctrinale ou par décret partisan, la majorité des penseurs de l'informatique, présents à Senago, ont réduit l'esquisse de l'évolution sociale et mentale de nos pays industrialisés à la seule composante technique et informatique. Deux schématismes qui aboutissent, par

conformisme pseudo-scientifique est aussi peu stimulant intellectuellement que le conformisme idéologique.

En vérité, le moment fort de ce congrès — le symbole de la seconde renaissance — fut l'intervention d'Eugène Ionesco. « Un emblème de l'internationalisme de l'art », a souligné Armando Verdiglione, en parlant de l'écrivain français. L'œuvre de Ionesco s'oppose à la formule « tout est politique » énoncée par Antonio Gramsci, grande figure culturelle du P.C. italien dont les socialistes français s'inspirèrent en 1981. Gramsci, a rappelé très justement Verdiglione, a été une incarnation de « l'hégémonie idéologique », « un modèle de pensée militaire » se rattachant aussi bien à l'univers de Lénine qu'à celui de Mussolini.

A Senago, le message d'E. Ionesco fut d'un classicisme total, valable par-delà les modes et les courants, les vraies ou les soi-disant renaissances : « On écrit pour l'homme universel dont l'identité nous est fournie par la culture... Quand j'écris, je ne sais pas quel est le public de mon temps ». Aux doctrinaires de la société technicienne, il a lancé cette boutade : « Il est mieux d'arriver à Dieu que d'arriver aux étoiles ». A ceux qui doutent de la qualité de la civilisation moderne, il a donné raison : « Le monde manque d'audace, c'est pourquoi nous souffrons ».

A travers l'expérience de l'art, créateurs et spectateurs découvrent l'imaginaire, l'éternité des passions et le rêve, cette « chose heureusement inutile ». « Il en va de l'art comme de la passion du football », devait ajouter Eugène Ionesco, il s'agit « d'activités gratuites et nécessaires », que des centaines de milliers de spectateurs s'enflamment pour un joueur transféré à prix d'or de France en Italie — à qui pensait Ionesco sinon à Platini ? — cela est plutôt rassurant : car « il faut admettre que l'inutile est un besoin ». L'art, comme le football, révèle « l'utilité de l'inutile ».

B. B.

Ionesco à la Fondation Verdiglione :